P. o. gall. 2530 ♀ Jain

UNE COURSE EN FIACRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR

MM. Jaime, Barthélemy et Maximilien;

Représentée pour la première fois,
SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE,
le 4 Mars 1832.

Prix : 1 Fr. 50 Cent.

PARIS,
J.-N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
GALERIE DE CHARTRES, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1832.

437
Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
PIGEAU, Cocher de Fiacre, Cousin et Tuteur d'Adrienne.....	MM. MONTIGNY.
JULIEN, Teinturier-Dégraisseur, Neveu de Mad. Doucet.....	ARMAND.
BIDOIS, Grainetier, Futur de Mad. Dupont.....	DUBOURJAL.
MICHEL, Ouvrier, Ami de Julien.....	BARBIER.
PREMIER COCHER.....	ALEXANDRE.
DEUXIÈME COCHER.....	DELASSON.
TROISIÈME COCHER.....	FRANÇOIS.
MADAME DUPONT, Cordonnière.....	Mmes CLORINDE.
MADAME DOUCET, Teinturière, Tante de Julien.....	ELISA-JACOBS.
ADRIENNE, Cousine de Pigeau, travaillant chez Mad. Dupont.....	BALTHAZAR.

QUATRE GARÇONS TEINTURIERS.

PROMENEURS.

AMIS DE JULIEN.

UN VÉTERAN.

Le premier acteur inscrit tient toujours en scène la gauche du spectateur.

IMPRIMERIE DE DAVID,
BOULEVART POISSONNIÈRE, N. 4 bis.

Digitized by Google

UNE COURSE EN FIACRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

Acte Premier.

(Le Théâtre représente le boulevart extérieur de la barrière Belleville, au fond l'entrée des Montagnes Françaises; à gauche, une station de fiacres dont l'un est à moitié en vue du spectateur; du côté droit, un cabaret. Un vétéran est à la porte contre le bureau où l'on prend les billets

SCÈNE PREMIÈRE.

COCHERS.

CHOEUR.

AIR d'*Amédée de Beauplan.*

Nous bravons en tout temps
Le vent, la pluie et la neige,
Et pourtant, sur notr' siége,
Nous sommes toujours contens.
Clic, clac! (*bis*)
Sans fâcher monsieur l' Préfet,
Clic, clac! (*bis*)
Faisons claquer notre fouet,
En roulant soir et matin (*bis*)
Nous ferons, c'est certain,
Notre chemin.

PREMIER COCHER.

J'suis l'premier sur la place.

DEUXIÈME COCHER.

Moi, j'suis en tête de la queue.

TROISIÈME COCHER.

Dites donc, vous autres, est-ce qu'il y a fête aujourd'hui aux Montagnes Françaises?

PREMIER COCHER.

Et une grande fête, encore... j'ai vu ça à la longueur de l'affiche.

TROISIÈME COCHER.

Voilà un beau temps qui se prépare pour nous.

PREMIER COCHER.

T'as raison, il pleuvra ce soir.

Digitized by Google

TROISIÈME COCHER.

Il faudra rançonner les bourgeois... car, avec le beau fixe, il n'y a pas d'eau à boire.

PREMIER COCHER.

Tiens, qu'est-ce qui vient là? Eh! c'est le petit Polite Pigeau!

DEUXIÈME COCHER.

Décidément il s'a donc fait cocher?

PREMIER COCHER.

C'est moi qui lui a conseillé.

DEUXIÈME COCHER.

Le fils d'un maître!...

Tant pire, pourquoi qu'il a dégringolé.

SCENE II.

LES MÊMES, PIGEAU.

PREMIER COCHER.

Eh! arrive donc, Polite!

PIGEAU.

Bonjour, l'zamis, bonjour.

AIR : *Voici le gentil faucheur* (d'Etienne Thénard).

Voici le gentil cocher, (*bis*)
C'est ainsi qu'dans l'quartier on m'nomme,
Les femmes me trouvent bel homme...
Dam! jamais on n'me vit broncher;
Jamais aussi j'n'ai r'fusé d'marcher.
Si j'ai versé, cocher aimable,
Ce n'est qu'à table;
Voici le gentil cocher! (*bis*)

2e COUPLET.

Voici le fringant cocher! (*bis*)
On dit qu'la fortun' court sans cesse,
Je veux la gagner de vitesse,
Elle aura beau se dépêcher,
Moi, je saurai bien l'accrocher.
Pour marcher ell' n'est pas en m'sure,
La préfecture
N'a pas l'numéro d'sa voiture.
Voici le gentil cocher! (*bis*)

PREMIER COCHER.

Je croyais qu't'étais déféré, ou qu'tavais une roue de moins.

PIGEAU.

Dieu merci! ma voiture, mes chevaux et moi, nous nous portons assez bien... mais à présent, j'ai d'autres chiens à fouetter... j'vas me marier...

Digitized by Google

TOUS.

Bah ! vraiment....

PIGEAU.

Oui, j'ai trouvé une femme vertueuse... dans mes courses...

PREMIER COCHER.

Dam ! tu cours tant!

PIGEAU.

C'est une cousine à moi, dont je suis le tuteur.

PREMIER COCHER.

A-t-elle de bons répondans ?

PIGEAU.

Tu veux dire des parens? non : elle est sa maîtresse.

PREMIER COCHER.

Et tu en as fait la tienne.

PIGEAU.

Comme tu dis, mon fils.

PREMIER COCHER.

Quel état ? c'est une ouvrière ?

PIGEAU.

Mieux que ça... elle est *chamareuse* dans un magasin de chaussures pour femmes.

PREMIER COCHER.

Et tu es sûr de sa vertu ?

PIGEAU.

Pour ce qui est de ça..., j'en mettrais ma main au feu, sans crainte de me brûler... Adrienne est sage... c'est rangé comme un papier de musique... ça ne court pas les bals publics, la mort aux vertus de magasin...

PREMIER COCHER.

Ah! ça, tu nous feras voir ta femme.

PIGEAU.

Est-ce que ça se demande ?... J'espère bien que vous assisterez à ma noce, je ferai un extrà ce jour-là chez Desnoyers, on rira, on boira.

PREMIER COCHER.

Dis donc, si tu as besoin d'un garçon d'honneur, me v'là, moi.

PIGEAU.

Merci, j'ai mon choix... un monsieur établi... un homme comme il faut... caporal dans la garde nationale... c'est monsieur Bidois, le marchand de paille de la rue du foin, le prétendu de madame Dupont, la bourgeoise de mon Adrienne.

PREMIER COCHER.

Ce que c'est que le fils d'un maître, a-t-il de belles connaissances!

PIGEAU.

Ah! ben oui, autrefois... mais à présent enfoncé!

Digitized by Google

AIR du *Malade par circonstance.*

J'ai joué, j'ai fait des dettes,
J'ai fréquenté l'cabaret;
J'ai couru bals et grisettes,
J'fus un franc mauvais sujet.
A mon pèr' qu'a la main leste,
J'fis un jour ma confession,
Sur ma joue, avec un geste,
Il m'donna l'absolution :
« Sors d'ici, te v'là ton maître,
M'dit-il enfin, sans adieu,
Par la porte ou par la f'nêtre. »
Gu'y avait pas d'juste-milieu.
Sans pain, sans appui, sans r'source,
Sur l'pavé, je fis mon lit,
Je n'avais rien dans ma bourse,
En r'vanch' j'avais d'l'appétit.
J'fus chez un ami d'mon père,
Je l'priai par charité
De m'laisser dans la carrière
M'ner un char numéroté.
Moyennant onz' francs cinquante
Que j'lui rapporte chaqu' jour,
J'peux encor, l'âme contente,
Fumer, boire et fair' l'amour.
Grâce à cet état que j'aime,
J'suis toujours frais et dispos;
Si j'n'ai pu m'conduir' moi-même,
J'sais du moins conduir' mes ch'vaux.

Eh! mais, c'est notre marchand de paille, monsieur Bidois que j'aperçois...

SCÈNE III.

LES COCHERS, PIGEAU, BIDOIS, *entrant par la droite.*

BIDOIS, *en garde national, chapeau à trois cornes.*

Tiens! c'est vous, Pigeau?

PIGEAU.

Comme vous voyez... Messieurs, je vous présente monsieur Bidois, célèbre marchand de fourrage, quand vos chevaux auront besoin de comestibles, v'là le restaurateur.

BIDOIS.

Farceur!

PIGEAU.

Qu'est-ce que vous faites donc par ici?

BIDOIS.

Je me promène, je viens rejoindre madame Dupont aux Montagnes Françaises, où j'ai su qu'elle était allée.

Digitized by Google

PIGEAU.

Je vois c'que c'est, vous voulez la surprendre..... vous auriez peut-être dû l'avertir, on ne sait pas...

BIDOIS.

Oh ! je ne suis pas jaloux...

PIGEAU.

C'est pour de rire; un homme comme vous, qu'a un magasin monté.

BIDOIS.

Ah ! ça, c'est vrai.

AIR de *Partie et Revanche.*

Dans mon magasin de fourrage,
Sûr d'éclipser tous mes rivaux,
Je pourrais à moi seul, je gage,
Alimenter tous vos chevaux,
J'aliment'rais tous vos chevaux.
Aussi, dans des jours de disette,
Je puis les nourrir au besoin,
Sans compter plus d'une autre bête
Qui devrait bien manger du foin (*bis*).

PIGEAU.

Ah ! ah ! c'est méchant !

BIDOIS.

Aussi, je ne m'inquiète de rien, je laisse madame Dupont libre de ses actions.... d'aillleurs, c'est une cordonnière citée pour la morale... et la chaussure...

PIGEAU.

Ah ça, vous l'épousez toujours ?

BIDOIS.

Plus que jamais...

PIGEAU.

Eh bien ! dites donc, si nous pouvions faire nos deux noces ensemble, ça serait une économie : d'abord, moi, je ne tiens pas au luxe, je les vois quelquefois dans les grandes noces... j'suis grimpé sur ma marchandise, et, à travers la fenêtre, je lorgne... des dentelles, des diamans, des glaces, de l'eau sucrée.... de quoi ? de l'eau sucrée, merci... mais, dites donc, père Bidois, en attendant le mariage, si nous allions chez le marchand de vin arroser les fiançailles.

BIDOIS.

Merci, mon brave, il faut que je guette madame Dupont.

PIGEAU.

Vous la guetterez à travers les barreaux du cabaret.. venez avec nous, c'est moi qui régale... histoire de lever le coude en compagnie... Acceptez-vous, vous autres ?

Digitized by Google

TOUS.

A l'unanimité.

PREMIER COCHER.

Bien dit : allons nous désaltérer... j'vas donner à boire à mes chevaux.

REPRISE DU CHŒUR.

Nous bravons en tout temps,
Le vent, la pluie et la neige, etc.

(*Ils sortent par la droite, et entrent chez le marchand de vin.*)

SCÈNE IV.

JULIEN, MICHEL, JEUNES GENS, *entrant par la gauche.*

JULIEN.

Dieu! qu'il est long, le faubourg du temple!..... je suis harassé...

MICHEL.

C'est ta faute... pourquoi n'as-tu pas voulu monter dans les Bellevilloises ?.

JULIEN.

Voilà comme tu es, toi, tu veux toujours trancher du grand. Ma tante Doucet me donne si peu d'argent, que je suis bien forcé de faire des économies..... je garde ma monnaie pour si j'ai le bonheur de rencontrer la charmante Adrienne, mon objet en perspective.

MICHEL.

Cette petite chamareuse dont tu es amoureux à travers les vitres.

JULIEN.

Ah! mon ami, je suis enfin entré dans la boutique..

MICHEL.

Diable! comment as-tu fait ?

JULIEN.

Je vais te conter mon histoire. Il y avait un mois que j'allais m'enivrer d'amour dans la rue, depuis six heures jusqu'à huit... à cette heure-là on ferme les rideaux... Un jour, c'est-à-dire, un soir, j'étais en train d'la regarder... après avoir longtemps parcouru ses cheveux... admiré son front... il y avait près d'un quart-d'heure que j'étais sur son œil, floc! on me passe le rideau devant le nez, me v'là resté devant le morceau de taffetas, comme un cerf-volant qui a perdu sa ficelle..... mais un instant, le sang me monte à la tête, j'méblouis, je sens mon cœur qui prend un temps de galop. Je ne sais pas comment ça s'est fait, mais deux minutes après, je me trouve dans la boutique... il paraît que j'étais entré. — Ah! mon ami, c'est là!!!

Digitized by Google

si tu avais pu voir ses doigts délicats border de jolis petits souliers de prunelle et de séduisans brodequins.. il est impossible de trouver une femme plus jolie qu'elle avec un brodequin dans la main, v'là une main faite pour porter un brodequin... Enfin, on me demande ce que je veux... c'était fort embarrassant.. me rappelant que j'étais chez une cordonnière, je réponds avec grâce... je voudrais des souliers, et, marchant droit à la charmante Adrienne, je lui dis, sans me déconcerter : combien cette chaussure?... Monsieur, me répondit-elle en rougissant, trois francs cinquante... Tu sens bien qu'elle n'aurait pas rougi pour dire trois francs cinquante à quelqu'un qui lui aurait été indifférent.

MICHEL.

Alors, tu as entamé la conversation.

JULIEN.

C'est-à-dire que j'ai tiré une pièce de cinq francs de ma poche pour jouir de sa vue tout le temps qu'elle chercherait de la monnaie... mais hélas!

MICHEL.

Quoi donc?.

JULIEN.

Elle me dit, toujours en rougissant : monsieur, on paie au comptoir, puis elle ajouta : madame Dupont, voulez-vous recevoir trois francs cinquante.

MICHEL.

Et madame Dupont est quelque vieille fleur d'automne un peu fanée?

JULIEN.

Non, assez fraîche .. c'est celle-là que le père Bidois, not' voisin, va épouser... Elle me rendit ma monnaie, et, quand je traversai la boutique pour m'en aller, j'étais si troublé que je m'accroche dans une chaise, je tombe la tête sur le comptoir, j'me flanque la lampe sur le dos, et je roule comme une bobine.

MICHEL.

Toi et la veilleuse?

JULIEN.

L'un portant l'autre!... Ah! mon ami, il fallait voir l'empressement d'Adrienne .. que de soins elle me prodigua; mais moi, tout étourdi, tout confus... je m'enfuis à travers la rue, couvert d'huile à quinquet. » Mais prenez donc garde, me criait-on, vous me tachez. » Tant mieux, que je répondais, j'suis dégraisseur.... J'mesquive, et j'arrive enfin chez ma tante dans une position atroce, on aurait dit que je venais de dévaliser un réverbère.

MICHEL.

Mais, c'est une aventure...

JULIEN.

Solide, va! depuis ce jour-là, je retourne tous les matins au

Digitized by Google

magasin de ma passion... mais, toutes les fois que j'y vais, c'est une paire de souliers que ça me coûte.

MICHEL, *riant.*

Je comprends ! c'est afin d'avoir un pied dans la maison.

JULIEN.

J'en ai dans ma chambre une collection complète, tous rangés sur une planche par rang de taille... Ayant entendu dire hier que ces demoiselles se rendaient aux Montagnes Françaises, je t'ai prié d'y venir aujourd'hui.

MICHEL.

Voilà pourquoi tu n'as pas voulu que nous allions à la grande chaumière avec les autres?...

JULIEN.

Je t'en fais l'aveu...

MICHEL.

Au surplus, j'connais pas les femmes d'ici, et j'suis pas fâché de t'avoir accompagné; ça sera du neuf... allons! dépêchons-nous.

JULIEN.

Eh bien! prends toujours ton billet... moi, je vais rester à la porte, en attendant qu'elle arrive.

MICHEL.

Tu nous retrouveras à la danse.

AIR de *l'Epée et le Bâton.*

Il faut nous empresser,
Car voici le bal qui commence;
Cet air de contredanse
Nous invite tous à danser.

TOUS.

Il faut nous empresser, etc.

(*Ils entrent tous dans le jardin.*)

SCÈNE V.

JULIEN, *d'abord seul, ensuite* BIDOIS.

JULIEN.

Elle est peut-être déjà arrivée ?.. la soirée est avancée, mais je n'étais pas fâché de trouver un moyen de me débarrasser de Michel... il est si audacieux avec les femmes... c'est un séducteur, et il n'aurait qu'à me supplanter auprès d'Adrienne.

AIR : *Je n'suis plus Jean-Jean.*

Je suis peu hardi
Auprès du beau sexe,

Digitized by Google

Il faut voir aussi
Comm' chacun me vexe.
Tout le mond' rit d'moi
Parc'que je suis sage,
Et quand j'dis mon âge,
On rit plus je croi...
En vain, je m'demande pourquoi?
On s'moque, je pense,
D'mon air d'innocence...
Qui donc me fera } *bis.*
Perdre cet air-là? }

(*Apercevant Bidois, qui sort de chez le marchand de vin.*) Mais, que vois-je!.. c'est le père Bidois, not' voisin... Ah! j'ai une peur terrible qu'il ne sache que je courtise Adrienne, il fait déjà le maître dans la maison, ça n'aurait qu'à ne pas lui convenir.

BIDOIS, *entrant, à part.*

Ce diable de Pigeau m'a fait jaser là... et je crains de ne plus trouver madame Dupont au bal champêtre.. voyons, entrons toujours. (*Il se dirige vers la porte du jardin, et se trouve nez à nez avec Julien.*) Pardon, monsieur... (*le reconnaissant*) Ah? c'est toi, Julien?

JULIEN.

Absolument.

BIDOIS.

Il paraît que tu vas aussi aux Montagnes Françaises, parce que ces demoiselles du magasin doivent s'y rendre, n'est-ce pas? allons, sois franc, *laquelle, parmi elles, est celle qui t'a le plus plu* ?.. car, je t'ai rencontré souvent à la boutique de madame Dupont, et je soupçonne qu'il y a de l'amour sous jeu...

JULIEN.

Je vous assure bien que c'est le pur hazard qui m'a conduit ici!

BIDOIS.

Moi, c'est différent... madame Dupont m'a donné rendez-vous.

JULIEN, *à part.*

Ça ne fait pas mon compte...cet importun grainetier va gêner mon amour... tâchons de l'éloigner...

BIDOIS.

Eh bien! tu ne viens pas, moi, j'entre.

JULIEN, *riant.*

Vous entrez! eh bien! c'est très-comique.

BIDOIS.

Qu'as-tu donc à rire?

JULIEN.

Rien, mais vous vous trompez.

Digitized by Google

BIDOIS.

Comment! c'est bien ici le jardin des Montagnes Françaises.

JULIEN.

Sans doute : mais madame Dupont n'y est pas.

BIDOIS.

Elle n'y est pas?

JULIEN.

Vous devez bien le savoir... j'ai entendu hier ces dames faire la partie d'aller aujourd'hui au bal de Saint-Mandé.

BIDOIS, *surpris.*

En es-tu bien sûr?

JULIEN.

Un jeune homme devait même les accompagner.

BIDOIS, *vexé.*

Un jeune homme?... c'est son cousin Godard, l'épicier du coin...

JULIEN.

Godard, juste! (*à part.*) Je ne ne sais pas qui c'est... tant pis!

BIDOIS.

Voyez-vous la sournoise... pourquoi alors me faire courir ici... quel mystère!

JULIEN, *à part.*

Bon... il y mord!

BIDOIS.

Je te remercie, jeune homme.. Ah! madame Dupont! madame Dupont!

JULIEN.

Dites donc, j'ai peut-être commis une indiscrétion.

BIDOIS.

Au contraire, tu m'as rendu service (*regardant à sa montre.*) sept heures! il est encore temps... je prends un cabriolet à quinze sous, et je cours la surprendre...

JULIEN.

N'allez pas me compromettre.

BIDOIS.

Sois paisible.

AIR :

Ah! j'étouffe de colère!
Quel est cet affreux mystère?
Oui, je veux en ce jour
Aller venger mon amour.
Ell' sait que je n'suis pas tendre,
Gar' si je peux la surprendre,
Sur elle et son amant
Tomb'ra mon ressentiment.

Digitized by Google

ENSEMBLE.

BIDOIS.

Ah! j'étouffe de colère, etc.

JULIEN.

Il étouffe de colère,
Il ignore ce mystère,
Il prétend en ce jour
Aller venger son amour.
Ell' sait qu'il n'est pas trop tendre,
Gar' s'il allait la surprendre,
Sur elle et son amant
Tomb'rait son ressentiment.

(*Bidois sort par la droite.*)

SCENE VI.

JULIEN, *puis* ADRIENNE.

JULIEN, *riant.*

Ah! ah! c'est ça... va! cours... le voilà parti.... maintenant, entrons vîte! (*Il va prendre son billet.*)

ADRIENNE, *sortant du jardin.*

Je ne sais ce que sont devenues ces demoiselles.

JULIEN, *se retournant.*

Eh! mais c'est elle!

ADRIENNE, *sans voir Julien.*

Elles m'ont quittée pour aller prendre des glaces.

JULIEN, *à part.*

Il faut que je lui je fasse la déclaration de ma flamme.

ADRIENNE,

Je ne pourrai jamais m'en retourner seule... si mon cousin Pigeau savait!...

JULIEN, *l'abordant.*

Mademoiselle!...

ADRIENNE, *surprise.*

Ah!!! (*Elle veut fuir.*)

JULIEN, *lui barrant le passage.*

N'ayez pas peur, mademoiselle, je ne veux pas vous faire de mal... vous ne me reconnaissez pas?...

ADRIENNE.

Mais monsieur... je ne sais pas pourquoi?

JULIEN.

Je suis le jeune homme à la lampe...

ADRIENNE.

Je ne vous connais pas.

Digitized by Google

JULIEN.

Vous sauriez du moins mon nom, si vous aviez lu les petits billets que je...

ADRIENNE.

Monsieur Julien !

JULIEN.

Elle les a lus... ah ! mademoiselle, vous les avez lus.

ADRIENNE.

Du tout, monsieur... je n'ai pas dit cela... et si je sais votre nom, c'est par hazard, mais que faites-vous donc ici tout seul?

JULIEN.

Ah ! je ne suis pas seul, mes amis sont déjà au bal...

ADRIENNE.

Et vous restez comme cela à la porte.

JULIEN, *la regardant tendrement.*

Je ne m'en plains plus.

ADRIENNE.

Vous saviez donc que je devais venir ? ..

JULIEN.

J'ai deviné ça en l'entendant dire hier dans votre magasin.... c'est moi qui me fournis de souliers chez vous.

ADRIENNE.

Mais nous ne tenons que des chaussures pour dames.

JULIEN, *à part.*

Bon, v'là que je dis des bêtises à présent (*haut.*) C'est égal, mademoiselle, je veux en acheter tous les jours... c'est si gentil des souliers de femmes.

ADRIENNE.

Et c'est à une femme, sans doute, que vous les destinez?

JULIEN.

Ne croyez pas cela, mademoiselle... ils me servent à mon usage particulier.

ADRIENNE.

Comment cela ?

JULIEN.

Je les garde soigneusement...

AIR du *Baiser au Porteur.*

Craignant qu'il ne puisse rien être
De ce que j'ai pour vous d'amour,
Ces souliers qu'vos doigts ont fait naître
Je les admire et chaque jour
Je leur donne un baiser d'amour...
Ainsi, moi, je me dédommage
Quand je suis en particulier ;
Vous le voyez, je m'adresse à l'ouvrage
En l'absence de l'ouvrier.

Digitized by Google

ADRIENNE.

Je vous reconnais bien maintenant, c'est vous qui étiez à regarder aux carreaux, ce jour où il pleuvait tant... vous étiez tout mouillé.

JULIEN.

Ah! c'est vrai que j'étais mouillé.. j'ai failli attraper une fluxion de poitrine... quel bonheur!

ADRIENNE.

Pauvre jeune homme!

JULIEN.

Si vous saviez comme je suis content de vous voir... avec ça, qu'aujourd'hui vous êtes six fois mieux mise que dans la semaine.

ADRIENNE.

Vous êtes bien bon.

JULIEN.

Vous avez de beau linge!.... une robe charmante.... et puis, quel joli schall!... plus qu'ça de schall...

ADRIENNE.

N'est-ce pas qu'il est magnifique? C'est un bourre de soie.

JULIEN.

Il est en bourre?... il doit vous coûter bien cher!

ADRIENNE.

Il ne m'a rien coûté.

JULIEN.

On vous l'a donné? (*à part.*) Diable! c'est plus cher.

ADRIENNE.

Non, mais je l'ai emprunté à madame Dupont, sans lui en rien dire... si elle s'en apercevait... dam! sans ça je n'aurais pas pu sortir. J'ai donné mon imprimé à nettoyer.

JULIEN.

Une autre fois, adressez-vous à moi... je suis teinturier-dégraisseur pour vous servir... je vous teindrai quand cela vous fera plaisir. Je demeure chez ma tante, ma bourgeoise.

ADRIENNE.

Ça n'est pas de refus.... allons, sans adieu, monsieur Julien, je vais retourner auprès de mes compagnes... elles ne sont sans doute pas encore parties... je m'étais égarée...

JULIEN.

Ce jardin est un vrai dédale... et quand on n'a pas le fil!

ADRIENNE.

Vraiment, je suis en peine de mes amies... elles sont peut-être prdues.

JULIEN.

Oh! rien ne se perd dans ce jardin... Voulez-vous que nous les cherchions *minutieusement* ensemble?

Digitized by Google

ADRIENNE.

Je ne sais si je dois...

JULIEN.

AIR : *Change, change-moi.*

Acceptez mon bras,

ADRIENNE.

Je n'ose pas...
J'rougis d'avance,
J'ai peu d'assurance.

JULIEN.

Le bras qu'voilà
De contenance
Vous servira.
(lui prenant le bras.)
Ah ! je le presse enfin,
Rentrons dans ce jardin ;
Vos compagnes sont là...

ADRIENNE.

J'ai peur déjà,
On va rire de nous.

JULIEN.

Moquons-nous des jaloux,
Allons, cherchons à deux,
On trouve mieux.

ENSEMBLE.

ADRIENNE.

J'accepte son bras,
Quel embarras !
J'rougis d'avance,
J'ai peu d'assurance...
Le bras qu'voilà
De contenance
Me servira.

JULIEN.

Acceptez mon bras,
Ne tremblez pas,
Ainsi d'avance,
Un peu d'assurance...
Le bras qu'voilà
De contenance
Vous servira.

(A la fin de ce morceau, il fait presque nuit,—Ils entrent dans le jardin.)

SCÈNE VII.

PIGEAU, COCHERS *sortant de chez le marchand de vin.*

PIGEAU, *un peu aviné.*

Ohé ! hipp ! les autres... on va bientôt tirer le feu d'artifice, je vois déjà trente-six chandelles romaines.

Digitized by Google

PREMIER COCHER.

J'ai peur qu'il ne tombe dans l'eau ton feu d'artifice.. v'là qu'il commence à pleuvoir.

DEUXIÈME COCHER.

Quand je te le disais, Bridou, qu'il pleuvait à ce soir... j'avais consulté ce matin le baromètre du sieur Chevalier.

PIGEAU.

Attention! v'l'à les bourgeois... la pluie redouble... doublons nos prix... moi, d'abord, je ne marche pas à moins de trois francs. c'est le cours... il paraît que le feu d'artifice a été remis par indisposition.

SCENE VIII.

LES MÊMES, PUBLIC, *puis* MICHEL, *tenant deux grisettes sous le bras, Il fait tout-à-fait nuit; une foule d'individus sort du jardin en courant. Les uns ouvrent leurs parapluies, les femmes tiennent leurs ombrelles. On crie* : cocher! cocher!

CHŒUR.

Il pleut! il pleut! il pleut!
Quel effroyable orage!
Nous allons à la nage...
Amis, sauve qui peut.

LES COCHERS, *criant ensemble.*

Voilà! voilà! not' bourgeois. *(Ils se disputent au fond.)*

UN BOURGEOIS, *à Pigeau.*

Cocher! cocher! pour moi et mon épouse.

PIGEAU.

Où faut-il vous conduire?

LE BOURGEOIS.

Rue d'Enfer.

PIGEAU.

Diable! si près! merci, je suis loué...

(Le chœur reprend, quelques personnes suivent les autres cochers, qui les entrainent dans la coulisse.

SCÈNE IX.

PIGEEAU, *un peu à l'écart*, JULIEN, ADRIENNE.

JULIEN.

Que c'est ennuyeux! à peine si nous avons eu le temps de danser une contredanse.

ADRIENNE.

Il n'y a pas de plaisir sans pluie.

Digitized by Google

JULIEN.

Me voilà frais avec mon pantalon de nankin.

ADRIENNE.

Et ma robe de percale... elle est toute chiffonnée.

JULIEN.

C'est vrai qu'elle est chiffonnée, votre robe...

ADRIENNE.

Et le schall de madame Dupont?...

PULIEN.

Il est déjà comme une éponge...

PIGEAU, *s'approchant de Julien, et le tirant à l'écart.*

Dites donc, mon petit monsieur, ma voiture est la dernière sur la place.. si vous voulez monter.. votre dame ne pourra jamais faire le chemin à pied.

JULIEN.

Vous croyez?

PIGEAU.

Et puis le pavé est gras... un faux pas est bientôt fait. (*Il trébuche.*)

JULIEN, *bas à Pigeau.*

Eh bien! ouvrez votre portière (*Pigeau va à sa voiture.*) (*haut à Adrienne.*) Si l'offre d'un modeste fiacre...

ADRIENNE, *vivement.*

Un fiacre!... qu'osez-vous me proposer?

JULIEN.

Décidez-vous, mademoiselle, je suis traversé...

PIGEAU, *à voix basse.*

Je vous attends, not' bourgeois.

ADRIENNE.

Nous irons bien vîte?

JULIEN.

Aussi vîte que vous voudrez.. ça dépend de ses chevaux, montez toujours, mademoiselle. (*Il l'aide à monter dans le fiacre de Pigeau.*)

PIGEAU, *bas à Julien, qui se dispose à monter aussi.*

Faut-il vous conduire à l'heure?

JULIEN, *dans le fiacre.*

Non, à la course!...

PIGEAU, *fermant la portière.*

Le jobard!! (*Il tire sa montre.*) Vous savez qu'il est minuit. (*Il grimpe sur son siège.*)

ADRIENNE, *dans le fiacre.*

Minuit?... ah! mon Dieu! je ne pourrai plus rentrer à mon magasin...

Digitized by Google

JULIEN.

Soyez tranquille.

(Pigeau fouette ses chevaux, la voiture s'éloigne.)

A la fin de cette scène, l'orchestre exécute un petit morceau de musique.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

Acte Deuxième.

(Le Théâtre représente une rue; à droite du spectateur est la boutique de Mad. Doucet, avec ces mots écrits au-dessus : *Mad. Doucet, teinturière;* des habits sont accrochés en l'air. A gauche, la maison de M. Bidois, avec ces mots : *Bidois, marchand Grainetier;* des bottes de paille et de foin sont à la porte.)

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIEN, MICHEL ET AUTRES OUVRIERS, *sortant de la boutique avec des paquets de laine qu'ils déposent sur des tréteaux.*

JULIEN.

Silence! ma tante n'aurait qu'à entendre.

MICHEL.

Eh! non.. Ah! ça, qu'est-ce que c'est que ce conte-là? ça n'est pas possible?

JULIEN.

Parole d'honneur!

PREMIER OUVRIER.

Allons donc!

JULIEN.

Mais puisque je vous le dis.

MICHEL.

Comment, tu l'as ramenée en fiacre? farceur! il se lance!... dis donc, où l'as-tu conduite?

JULIEN.

C'te bêtise!... parbleu! ici.

MICHEL.

Vraiment?

TOUS, *riant.*

Ah! ah! ah!

JULIEN.

Eh ben! quoi! nous sortons du bal, il faisait un temps qu'on n'aurait pas mis un barbet dehors... je ne pouvais pas la laisser sur le pavé... je prends un fiacre, et nous montons dedans.

MICHEL.

Eh bien?

JULIEN.

Eh bien?

Digitized by Google

MICHEL.

Une fois dans le fiacre?

JULIEN.

Une fois dans le fiacre?... nous roulons...

MICHEL.

Cornichon! va!...

JULIEN.

C'est bon! c'est bon! je te comprends... je voudrais bien te voir, toi, seul comme ça, à minuit, avec une femme qu'on aime.. mon cher, on a une barre là.., sitôt qu'on veut être hardi... pan! enfoncé!... la barre... enfin, elle n'avait pas de passe-partout... à cette heure-là, sa bourgeoise était rentrée.. ma foi, je l'ai amenée tout droit ici.

MICHEL.

Mais, imbécille, on n'amène pas une femme chez sa tante.. on a un logement en ville.

JULIEN.

Est-ce que j'ai un logement en ville? voyons... avec vous, on a toujours l'air bête; mon Dieu! que j'ai de chagrin quand je pense que ce matin ma tante l'a renvoyée.. que je ne peux plus la revoir... car, où est-elle à présent?... on ne l'aura pas reçue à son magasin; une femme qui découche! et pourtant Dieu sait!

AIR : *L'amour, l'estime et l'amitié.*

Dans le lit de ma tant' Doucet
Elle a passé la nuit entière,
Et moi, sans fermer la paupière,
Près d'la cloison mon oreill' se fixait,
Au moindre bruit mon cœur battait.
La douce voix de mon amante
M'rendait heureux, mais bientôt, vain regret!
J'n'entendis plus dans ma pénible attente,
Pour calmer ma fièvre brûlante,
Que les soupirs de mon objet
Et les ronflemens de ma tante.

MICHEL.

Voyons, console-toi... tu es un maladroit; mais, sois tranquille, je te la ferai retrouver. Allons-nous-en au bateau, et, en travaillant nous coulerons cette affaire-là à fond.

JULIEN.

Chut! v'là ma tante!

SCÈNE II.

MADAME DOUCET, JULIEN, MICHEL, Ouvriers.

MAD. DOUCET.

Comment, vous êtes encore ici, vous autres, qu'est-ce que vous faites là?

Digitized by Google

JULIEN.

Nous jasions, ma tante.

MAD. DOUCET.

J'le vois bien que vous jasez... vous feriez mieux d'aller laver... votre laine est là bas qui vous attend. .. et l'eau coule pendant ce temps-là.

MICHEL.

Pardin'! la bourgeoise, n'avez-vous pas peur que la rivière s'use.

MAD. DOUCET.

C'est bon, *Rébecca*! faites vot' besogne, que ça soit d'un beau rouge... et ne revenez pas gris...

MICHEL.

Et Julien?

MAD. DOUCET.

Julien? il ira vous rejoindre.... j'ai à lui parler.... allons, en route...

CHOEUR.

AIR : *Plus d'crainte importune.*

Pour laver notr' laine,
A la rivièr' faut courir;
Mais après la peine
Viendra le plaisir.

(Ils sortent en emportant des étoffes et de la laine.)

SCÈNE III.

MADAME DOUCET, JULIEN.

JULIEN, *à part.*

Que va-t-elle me dire?

MAD. DOUCET.

Je devrais vous adresser des reproches au sujet de cette péronnelle.

JULIENNE.

Adrienne?

MAD. DOUCET.

Oui, tâchez d'oublier le nom de cette petite fille-là, séducteur!.. si ce n'est pas une honte!... un jeune homme comme il faut, un teinturier, qui va s'adonner avec une bordeuse de souliers.

JULIEN, *fièrement.*

Une chamareuse, ma tante!

MAD. DOUCET.

Une bordeuse, monsieur! je vous défends de la revoir, vous m'entendez?

Digitized by Google

JULIEN, *d'un air contrarié.*

Oui, ma tante.

MAD. DOUCET.

C'est que j'ai été sur le point de me laisser attendrir par ses larmes. Je sais qu'elle est jolie, douce, timide.

JULIEN.

Et chamareuse ! c'est adorable une femme comme ça, vous voyez bien y a un avantage : vous me marieriez à une autre, que vous seriez malheureuse comme les pierres.. mais elle, c'est bon, c'est doux comme une betterave... vous v'là, ma tante, vous êtes vieille.

MAD. DOUCET.

Comment, je suis vieille.

JULIEN.

Non, enfin, vous n'êtes pas jeune... eh bien ! elle embellira votre maturité.

MAD. DOUCET.

Je suis sûre que c'est elle qui vous a séduit ?

JULIEN.

Non, ma tante, nous nous sommes séduits tous les deux.

MAD. DOUCET.

N'importe, monsieur, vous ne me ferez pas changer d'avis... j'vous défends de jamais en parler.

JULIEN.

Tenez, ma tante, je vous respecte, mais vous êtes un tyran.... ah ! ça, qu'est-ce que je gagne à être votre neveu ? Ordinairement on a une tante, ça vous sert à quelque chose ; mais vous, vous me flétrissez... j'mabîme : chaque fois que j'ai une inclination, vous m'l'étouffez. Je suis bien aise de vous dire ce que j'ai sur le cœur.. Quand j'suis arrivé chez vous, j'étais gras, bien portant.. aujourd'hui me v'là comme une planche... quand je pense que j'ai été bouffi !... Croyez-vous qu'ça m'amuse d'être là toute la journée, les bras dans une chaudière ?... avec vos vingt francs par mois que vous me donnez, me v'là riche. Soyez tranquille, allez, c'est pas moi qu'acheterai *Rambouillet.* Je ne vous demande rien, mais laissez-moi mon cœur, il ne vous appartient pas. C'est bien le diable si je ne suis pas le maître de ce que j'ai dans la poitrine, à présent.

MADAME DOUCET.

Julien, vous me faites de la peine.

SCENE IV.

MADAME DOUCET, JULIEN, BIDOIS, *sur le seuil de sa boutique, et qui écoute ce que disent Julien et sa tante.*

BIDOIS, *à part.*

Bon ! v'là la mère Doucet aux prises avec son neveu.

Digitized by Google

JULIEN.

Dam! ma tante, j'en suis fâché; mais c'est qu'aussi vous me traitez comme un galopin.

MAD. DOUCET.

Tout ce que je t'en dis, c'est pour ton bien,

JULIEN.

Merci! ce bien-là, ça me fait mal.

BIDOIS, *à part.*

Ah! ça, qu'est-ce qu'ils ont?

MAD. DOUCET, *apercevant Bidois.*

Allons! en v'là assez... le père Bidois nous espionne... il n'y a pas besoin qu'on sache dans tout le quartier que j'ai reçu chez moi la maîtresse de mon neveu.

JULIEN.

C'est bon! rentrez... moi, je m'en vas au bateau. Eh bien! sans rancune, je n'vous en veux pas, mais pourquoi que vous êtes comme ça... voyons, venez baiser Fanfan.

(Sa tante l'embrasse et rentre dans la boutique.)

SCÈNE V.

JULIEN, BIDOIS.

BIDOIS.

Eh bien! la paix est faite.

JULIEN, *à part.*

Ah! mon Dieu! est-ce qu'il nous aurait écoutés. *(haut)* vous étiez là?

BIDOIS.

J'vous ai entendu crier, et j'ai pensé qu'il y avait de la brouille.

JULIEN.

Ah! ce n'est rien.

BIDOIS.

Pardine! j'la connais, va, c'est une habitude de ménage; faut ben qu'elle te bougonne, tu remplaces ton oncle.

JULIEN, *à part.*

A propos, il ne sait donc rien? pourtant, s'il a vu madame Dupont... il doit être instruit de l'absence d'Adrienne. *(à Bidois.)* dites-moi, monsieur Bidois, est-ce que vous n'avez pas vu ces dames aujourd'hui?

BIDOIS.

Madame Dupont? ma foi, je vas y aller. Car, il m'est arrivé une drôle d'histoire... mais, avant tout, comment as-tu su que ma future était à Saint-Mandé?

Digitized by Google

JULIEN, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! (*haut.*) dam ! j'ai entendu hier ces demoiselles en parler..

BIDOIS.

Mais, il n'y a qu'une chose : sitôt que tu m'as eu dit ça, j'prends un cabriolet, j'arrive, je cherche... pas plus de demoiselles que de maîtresse.... il y avait un monde fou, chaque fois que je voyais une société, j'avais beau crier : ohé ! madame Dupont, ohé !.... rien... je cherche, je fais plus de quatre lieues dans la forêt. Enfin, après avoir fouillé les traiteurs, les bois, les bosquets et les cabinets particuliers, je prends mes jambes à mon cou, je rentre ici, je me couche, et, depuis ce matin, v'là déjà plus de dix fois que je vas chez le marchand de vin me procurer de la philosophie.

JULIEN, *à part.*

J'ai envie de lui dire que c'est une farce; mais il m'en voudrait peut-être, et j'ai besoin de lui, car il peut obtenir le pardon d'Adrienne. (*haut*) Ma foi, je suis fâché de ça, mais ce n'est rien, vous n'l'avez pas trouvée là, parce qu'elle était autre part, v'là tout. D'ailleurs, vous n'êtes pas jaloux. Allons, au revoir, je vas à la rivière... chien de métier ! je me lave les mains depuis neuf heures du matin jusqu'à six heures du soir, et voilà !... Sans adieu, monsieur Bidois. (*Il sort par la droite.*)

SCENE VI.

BIDOIS, *seul.*

Je n'y comprends rien... est-ce que ce gaillard-là aurait voulu me faire aller... mais non, quel intérêt qu'il aurait ce jeune homme ?.. Ah ! bah ! c'est un hazard.. car enfin, madame Dupont doit être fièrement flattée de mon amour... j'offre des garanties.... et puis une cordonnière et un marchand de graines doivent se produire dans le monde. Eh ! mais, v'là Pigeau, que diable vient-il faire ici ?

SCENE VII.

PIGEAU, BIDOIS.

PIGEAU.

Tiens, bonjour, monsieur Bidois. Eh bien ! comment que ça va ce matin ?

BIDOIS.

C'est selon.

Digitized by Google

PIGEAU.

Qu'avez-vous donc? vous avez l'air d'un terne Qui n'est pas sorti.

BIDOIS.

Je n'ai rien... mais, qu'est-ce qui vous amène de ce côté?

PIGEAU.

Tenez! j'vas vous conter ça... ah! c'est une aventure risible, allez! hier au soir, j'étais devant les Montagnes Françaises, juste où je vous ai rencontré; il y avait quatre heures que mes chevaux étaient au frais à s'enrhumer, et je commençais à maronner d'une fière force; v'là le tems qui se couvre, le bon Dieu lâche sa soupape, et il tombe un crécoquin de bouillon, qu'était soigné. Enfoncée la musique; on sort du bal, et v'là le public qui marche dans le potage. Je vois venir un bourgeois avec une petite dame... tant bien que mal je les coffre... je grimpe sur mon trône... je pique mes deux canards... et nous arrivons : le monsieur me paie, je ne sais pas trop ce qu'il m'a donné... tout ce que je me ressouviens, c'est que c'est ici que je les ai reconduits.

BIDOIS.

A cette maison?

PIGEAU.

A telle enseigne, qu'en descendant, la dame avait un air gêné, qui semblait drôle, on aurait dit qu'elle se cachait. Enfin, je ne l'ai pas vue... mais, v'là le plus beau! ce matin, en nettoyant mon nécessaire, je trouve un schall sur la banquette du fond..... je rappelle mes souvenirs, et, fidèle à mes principes, je le rapporte.

AIR : *Du Premier Prix.*

Ça n'est pas ma premièr' trouvaille,
Cela m'arrive chaque soir;
Tantôt c'est un peigne en écaille,
Tantôt c'est un sac, un mouchoir.
J'rends tout, car j'suis des plus fidèles,
Ah! mais il est certains objets
Que souvent perd'nt les demoiselles
Et que je n'retrouve jamais. (*bis*)

Ah! ça, vous devez connaître le particulier, c'est un voisin.

BIDOIS.

Mais, vous êtes bien sûr... cela me semble impossible, car il n'y a dans cette maison que madame Doucet et son neveu Julien, et il ne s'amuserait pas à amener une femme chez sa tante.

PIGEAU.

Je vous dis que c'est là... d'ailleurs, je vas bien voir ça tout de suite. (*Il va pour entrer.*)

BIDOIS.

Attendez donc! comment? ce petit Julien? eh! mais! il paraît

Digitized by Google

que c'est un luron... Qui, diable! peut-il avoir conduit?... si sa tante savait cela... à propos! voyons ce schall... c'est peut-être une femme mariée?...

PIGEAU, *déroulant le schall.*

Cela se pourrait ben!... tenez, voilà la couverture!...

BIDOIS, *à part, avec étonnement.*

Que vois-je! le bourre de soie que j'ai donné à madame Dupont!...

PIGEAU.

Vous vous êtes piqué?

BIDOIS.

Qu'est-ce que cela signifie? c'est bien son schall, je le reconnais...

PIGEAU.

Avouez que c'est comique! hein!

BIDOIS.

Oui, en effet. (*à part.*) Quels affreux soupçons!... hier, à Saint-Mandé...

PIGEAU.

Qu'est-ce que vous avez donc?

BIDOIS.

Femme perfide!

PIGEAU.

Vous la connaissez?

BIDOIS.

C'est cela, tout est éclairci.

PIGEAU.

Quoi?

BIDOIS, *très-agité.*

Pigeau, mon ami, vous m'êtes attaché?

PIGEAU.

Certainement.

BIDOIS, *avec mystère.*

Ce schall appartient à madame Dupont.

PIGEAU.

Pas possible!!!

BIDOIS.

C'est là, dites-vous, que vous l'avez descendue?

PIGEAU.

Oui...

BIDOIS.

C'est bien... je sais maintenant à quoi m'en tenir. Figurez-vous que, depuis quelque temps, je voyais c't'hypocrite de Julien... le jeune homme en question, rôder autour du magasin de la perfide, sans savoir à qui il en voulait... lorsque, hier,

Digitized by Google

un peu après que je vous eus quitté, je le rencontre, je lui parle de madame Dupont.. les infâmes! ils s'étaient donné rendez-vous, car il n'a rien de plus chaud que de me répondre : « Madame Dupont, mais elle est à Saint-Mandé avec ses demoiselles.» et moi qui donne là-dedans.

PIGEAU.

Bah! vous y avez été?

BIDOIS.

Je les ai cherchées toute la soirée.

PIGEAU, *riant.*

Vrai, c'est madame Dupont que j'ai menée?... en v'là une bonne farce!... c'est que je ne l'ai pas reconnue.

BIDOIS, *en colère.*

Pigeau, je veux me venger... un teinturier!... un vil teinturier!

PIGEAU.

De quoi? c'est une couleur, v'là tout.

BIDOIS.

Ça m'agace les nerfs... j'ai les nerfs en mouvement...

PIGEAU.

Allons, père Bidois, du courage! si vous étiez marié, on dirait.. mais, soyez tranquille, vous ne l'êtes pas.... malgré ça, c'est fichant! c'est pas Adrienne qui me ferait de ces tours-là.

BIDOIS.

Il faut que je la confonde, laissez-moi la preuve du crime. Je vais chercher la coupable, je l'entraîne devant son complice, et je me venge publiquement.

PIGEAU.

Bravo! c'est bien, ça, nous sommes des hommes, et il ne sera pas dit que les femmes feront des traits aux hommes, sans que les hommes souffrent que les femmes se moquent des hommes, ou nous ne serions pas des hommes!! Monsieur Bidois, vos affaires de cœur ne me regardent pas, je vous quitte; mais vos affaires d'honneur me regardent... amenez la coupable... expliquez-vous, provoquez votre rival, et je serai votre témoin.

BIDOIS.

AIR du *Siége de Corinthe.*

Courons chercher l'infidèle,
A punir je serai prompt,
Je compte sur votre zèle,
Vous m'aid'rez à venger l'affront
Que l'on vient de faire à mon front.

ENSEMBLE.

BIDOIS.

Courons chercher l'infidèle, etc.

Digitized by Google

PIGEAU.

Courez chercher l'infidèle,
A punir, oui, soyez prompt,
Comptez ici sur mon zèle,
Avec vous, j'veux venger l'affront
Qne l'on vient de faire à votr' front.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

JULIEN, *entrant par la droite avec des étoffes sur le bras, ensuite* **ADRIENNE**, *entrant du côté opposé, un petit paquet à la main*

JULIEN.

Ouf! je n'en puis plus... je n'ai plus de goût à rien... v'là de la laine, c'est teint si on veut... c'est d'une couleur fausse.... ça a l'air d'un protocole; je voudrais être à ce soir pour tâcher de revoir Adrienne... (*Adrienne s'avance.*) Ah! mon Dieu! c'est elle!

ADRIENNE.

Ah! monsieur julien!!

JULIEN.

C'est vous, mademoiselle. (*à part.*) Elle est encore plus jolie qu'hier. (*haut.*) Comment que ça se fait que vous v'là?

ADRIENNE.

Après ce qui s'est passé, madame Dupont n'a pas voulu me garder chez elle.

JULIEN.

Je parie qu'elle vous a mise à la porte... j'en étais sûr.

ADRIENNE.

AIR de *Céline.*

Hélas! de mon absence instruite
Et sans croire à mon repentir,
De son magasin, au plus vite,
C'matin ell' m'a dit de sortir.
Oui, j'en conviens, je fus inconséquente,
De me défendr' personn' ne prendra soin,
Cependant je suis innocente,
Monsieur, vous en êtes témoin.

JULIEN.

Certainement, j'en suis témoin, et ma tante aussi... car, il n'y a pas à dire, j'étais dans une autre chambre.

ADRIENNE.

Elle m'a renvoyée, et maintenant me voilà sur le pavé.

JULIEN.

C'est dur! mais il ne faut pas pleurer pour ça. Vous trouverez

Digitized by Google

bien quelqu'un qui voudra vous recevoir. Avez-vous cherché ?

ADRIENNE.

J'ai pensé tout de suite à cette bonne dame qui a bien voulu m'accueillir cette nuit.

JULIEN.

Ma tante ! est-ce que vous êtes folle ? Depuis ce matin elle s'est jetée dans l'opposition. C'est au point que je ne veux pas qu'elle vous voie ici... Vous reviendrez plus tard.

ADRIENNE.

Où voulez-vous que j'aille maintenant ? mon prétendu est sans doute instruit de tout. Voilà mon mariage rompu. Heureusement, vous êtes là, et j'ai confiance en vous.

JULIEN.

Allons, bon ! v'l'à une femme qui me tombe sur les bras, et la femme d'un autre, encore.

ADRIENNE.

AIR : *Douce jouvencelle* (de *Zampa*).

Je n'ai plus d'asile,
Mais quand on m'exile,
Sans me plaindre, hélas !
Avec confiance,
Vers vous je m'avance
Et j'guide mes pas.

JULIEN.

Vers moi, vous guidez vos pas,
Ah ! quel est mon embarras !

ADRIENNE.

Patience !
Espérance !
Vous voilà...
Quelqu'un m'accueillera.

JULIEN.

Comment, mademoiselle, vous voulez ?...

ADRIENNE.

Même Air.

En vous seul j'espère...

JULIEN.

Je crains la colère
De votre mari.

ADRIENNE.

Il ne doit plus l'être,
Entre nous, peut-être,
Tout est-il fini ?

JULIEN.

Serait-il possible, hélas !

Digitized by Google

ADRIENNE.

Monsieur, je ne m'en plains pas.
Patience!
Espérance!
Vous voilà,
Quelqu'un m'épousera!

JULIEN, *à part.*

Elle arrange ça avec une facilité...

ADRIENNE.

Je ne sais comment vous dire ça... mais je voudrais bien ne pas rester là.

JULIEN.

Pourquoi donc?

ADRIENNE.

C'est que c'est devant la boutique de monsieur Bidois, et j'ai déjà eu si peur qu'il ne me voie ce matin en sortant d'ici.

JULIEN.

Eh bien!... tenez! j'vas encore me monter la tête... c'est la deuxième fois d'aujourd'hui. Ecoutez : mettez-vous derrière moi... tâchez de vous cacher... je vais appeler ma tante... allons, ferme! serrez-vous... (*Appelant.*) Ma tante!

SCÈNE IX.

MAD. DOUCET, *sortant de sa boutique*, JULIEN, ADRIENNE *cachée derrière Julien.*

MAD. DOUCET.

Eh bien! quest-ce que c'est?

JULIEN.

Ma tante, il ne s'agit pas de cela... vous allez vous fâcher... mais j'aime autant que ça s'arrange autrement... vous êtes bonne, ma tante, vous avez une âme charmante... d'ailleurs je vous préviens que je suis monté; si vous vous mettez en colère, nous ferons la partie à deux... maintenant que c'est bien vu, bien convenu (*montrant Adrienne*) Voilà!...

MAD. DOUCET.

Que vois-je?... encore une femme?

JULIEN.

Du tout, c'est toujours la même.

MAD. DOUCET.

Comment, mademoiselle... après la leçon que je vous ai faite ce matin?

JULIEN.

Calmez-vous, ma tante... calmez-vous.

Digitized by Google

ADRIENNE.

Madame, je viens vous demander votre protection.

MAD. DOUCET.

Vous venez vous établir chez moi.

JULIEN, *criant.*

Calmez-vous, ma tante.

MAD. DOUCET.

Mademoiselle avait déjà transporté ses effets.

JULIEN, *montrant le petit paquet d'Adrienne.*

Ce n'est pas sa malle qui vous embarrassera... tenez, ma tante, c'est facile à arranger... entrons là-dedans, nous serons mieux.. D'ailleurs, vous avez chaud, il fait de l'air.. il n'y a rien de mauvais comme ça... Allons, entrons, chaud!... chaud!... ma tante, calmez-vous... enlevez la position!

(*Ils entrent dans la maison.*)

SCÈNE X.

BIDOIS, MAD. DUPONT.

BIDOIS, *l'amenant par la main d'un air tragique sur le devant du théâtre.*

C'est ici!

MAD. DUPONT.

Enfin, monsieur, où me conduisez-vous?

BIDOIS.

Ça ne vous regarde pas.

MAD. DUPONT.

Je ne vous comprends pas... vous arrivez comme un effaré au milieu du magasin, vous m'enlevez de mon comptoir, et, sans me dire un seul mot, vous m'accompagnez jusqu'ici, où j'espère, monsieur, que vous allez vous expliquer..

BIDOIS.

Je m'expliquerai trop tôt (*lui montrant la boutique de Madame Doucet*) Qu'est-ce que c'est qu'ça?

MAD. DUPONT.

C'est une boutique.

BIDOIS.

Vous en convenez donc!

MAD. DUPONT.

C'est même une boutique de dégraisseur.

BIDOIS.

C'est pourtant là, madame, que vous avez fait une tache à mon honneur.

Digitized by Google

MAD. DUPONT.

Que voulez-vous dire et sur quelle herbe avez-vous marché?

BIDOIS.

C'est plutôt à vous qu'il faut le demander... hier, à Saint-Mandé... sur quelle herbe avez-vous marché?

MAD. DUPONT.

Je n'y suis pas...

BIDOIS.

J'y étais, moi... et pendant ce temps vous me trompiez avec mon rival.

MAD. DUPONT.

Je vois ce que c'est... on vous aura encore tenu des propos sur mon compte, et vous vous serez mis en tête des choses...

BIDOIS.

C'est vous, madame, qui me les mettez en tête, ces choses... par bonheur, j'ai un témoin.

MAD. DUPONT.

Un témoin?

BIDOIS.

Irrécusable.

MAD. DUPONT.

Faites-le venir.

BIDOIS.

Je l'ai amené avec moi.

MAD. DUPONT.

Où est-il?

BIDOIS.

Dans ma poche.

MAD. DUPONT.

Comment?

BIDOIS, *lui montrant le schall.*

Tenez! reconnaissez-vous ce schall accusateur?

MAD. DUPONT.

C'est le mien, je l'ai cherché partout ce matin.

BIDOIS, *tenant le schall.*

Quel tissu d'horreurs!

MAD. DUPONT.

Comment se fait-il?...

BIDOIS.

Qu'il se trouve sur moi?... quand vous l'avez oublié dans ce fiacre perfide... rendez grâce à la probité de Pigeau qui me l'a rendu et qui m'a raconté l'histoire dans les moindres détails... répondez à cela.

MAD. DUPONT.

Je vous déclare que vous êtes fou, que je ne sais pas ce que vous voulez me dire... et qu'il y a assez long-temps que je vous

Digitized by Google

porte sur les épaules, vous et votre *cinq-quarts*. C'est bien à vous qu'il convient de ternir ma moralité...

AIR : *Faisons la paix.*

De ma vertu (*bis*)
Vous avez fait jadis l'épreuve,
Après avoir bien combattu,
Vous avez eu souvent la preuve
De ma vertu. (*bis*)

De ma vertu! (*bis*)
Ce que j'ai fait tout l'mond' l'ignore,
Vous seul savez c'que j'ai perdu,
Et vous pouvez douter encore
De ma vertu. (*bis*)

Tenez! vous êtes un ingrat.... je ne puis souffrir plus longtemps de pareils soupçons, et je me retire. (*Elle va pour s'éloigner.*)

BIDOIS.

Du tout! du tout! donnez-vous la peine de rester... c'est à présent que votre supplice commence... je vais vous confronter avec votre séducteur...

MAD. DUPONT, *en colère.*

C'est par trop fort... je ne demande pas mieux...

BIDOIS.

Vous allez être satisfaite... seulement, laissez-moi d'abord lui parler. (*appelant.*) A la boutique!... à la boutique!

SCÈNE XI.

JULIEN, BIDOIS, MADAME DUPONT.

JULIEN, *dans la boutique.*

On y va! on y va! (*entrant en scène, à part.*) Ah! mon Dieu! monsieur Bidois et madame Dupont, ils viennent pour Adrienne, c'est sûr, (*avec embarras.*) Tiens! c'est vous, père Bidois, est-ce qu'il y a quelque chose de nouveau pour votre service?

BIDOIS.

Oui, jeune industriel... il s'agit d'une tache, d'une énorme tache.

JULIEN, *regardant l'habit de Bidois.*

Où ça donc?

BIDOIS.

Du tout, une tache à l'intérieur...

JULIEN.

A l'intérieur? ça n'est pas mon ministère...

Digitized by Google

BIDOIS, *lui montrant madame Dupont.*

Connaissez-vous madame?

JULIEN.

C'est madame Dupont.. bonjour, madame Dupont.

BIDOIS, *à madame Dupont.*

Je ne lui fais pas dire.. et vous, madame, connaissez-vous monsieur?

MAD. DUPONT.

J'ai vu plusieurs fois monsieur à mon magasin.

BIDOIS, *à Julien.*

Malheureux! la personne qui était avec vous dans le fiacre n'a-t-elle pas perdu quelque chose?

JULIEN.

Je vous jure qu'elle n'a rien perdu du tout.

BIDOIS.

C'est faux, j'en ai la preuve.

JULIEN.

Et de quoi?

BIDOIS.

De quoi? Julien, ne me trompe plus... dis-moi la vérité....

JULIEN, *bas à Bidois.*

En ce cas, écoutez... que madame Dupont ignore que je vous l'ai avoué.

BIDOIS.

Ah! mon Dieu! je m'engourdis.

JULIEN, *bas à Bidois.*

Elle a passé la nuit ici.

BIDOIS.

Pas de mauvaises plaisanteries.

JULIEN.

Je ne ris pas.

BIDOIS, *à madame Dupont.*

Eh bien! madame, vous ne rougissez pas! (*à Julien.*) et vous, monsieur, vous ne pâlissez pas... ah! ça, mais ce teinturier ne change pas de couleur!

JULIEN.

Dites-moi, père Bidois... est-ce que vous êtes malade... est-ce que vous avez le *choléra-morbus*!! c'est que je ne comprends plus du tout, à présent.

BIDOIS.

Suffit, vous êtes jeune, mais vous ne m'en devez pas moins une réparation,.

MAD. DUPONT.

Bidois, cher Bidois, arrêtez!

Digitized by Google

JULIEN.

Non, madame, non, laissez-nous. C'est ridicule, père Bidois... car, après tout, qu'est-ce que ça vous fait, vout n'êtes pas son père... si vous l'étiez, on dirait... du reste, monsieur a droit à une réparation... j'ai eu des torts, j'en conviens.

BIDOIS.

Vous l'entendez, madame, c'est assez clair... il a eu des torts, c'est-à-dire que vous avez eu les vôtres aussi...

MAD. DUPONT, *à Julien.*

Oserez-vous plus long-temps soutenir un pareil mensonge ?

JULIEN.

Puisqu'il sait tout...

MAD. DUPONT.

Vous êtes un imposteur...

BIDOIS.

Je m'en rapporte à lui : ne m'avez-vous pas avoué qu'elle avait passé la nuit ici ? répondez...

JULIEN.

Je ne sais si je dois devant madame.

MAD. DUPONT.

Voyons, monsieur, parlez, mais parlez donc !

JULIEN.

Eh bien ! c'est vrai.

MAD. DUPONT.

Quelle infamie !

BIDOIS, *à Julien.*

Vous allez me rendre raison.

MAD. DUPONT.

Laissez-moi lui arracher les yeux.

JULIEN, *criant et se sauvant dans la boutique de sa tante.*

Au secours ! au secours !

SCENE XII.

MADAME DOUCET, MADAME DUPONT, BIDOIS, JULIEN.

MAD DOUCET.

D'où vient ce bruit ? que se passe-t-il ? que vois-je ? encore une femme ! ah ! ça, vous avec donc séduit tout le quartier !

BIDOIS.

Madame Doucet, votre neveu m'a offensé dans la personne de madame.

JULIEN.

Je vous assure, ma tante, que j'ignore entièrement.

Digitized by Google

BIDOIS.

N'êtes-vous pas convenu tout-à-l'heure que vous aviez amené ici une femme en fiacre... dans lequel fiacre on a trouvé un schall, lequel schall appartient à madame.

JULIEN.

Mais non, c'est à cette jeune demoiselle...

MAD. DOUCET.

Et cette demoiselle n'est pas madame...

MAD. DUPONT.

Quelle est-elle donc ? parlez.

JULIEN.

Eh bien ! madame, c'est Adrienne, votre fille de magasin.

TOUS, *avec suprise.*

Adrienne!

JULIEN.

Ainsi, maintenant c'est bien clair... je l'ai rencontrée au bal... il pleuvait... j'ai pris un fiacre, il était trop tard pour rentrer chez madame et je l'ai conduite chez ma tante... v'là le mot de l'énigme.

BIDOIS.

Mais ce schall ?

JULIEN.

Ah ! voilà le *hic*... il paraît que le sien n'était pas très-calé et que sans rien dire, elle a emprunté celui de madame..

MAD. DUPONT.

Quelle inconséquence ! je veux la voir... lui parler... me compromettre à ce point !

MAD. DOUCET.

Allons, ne la grondez pas, cette jeunesse...

BIDOIS, *à Mad. Dupont.*

Je suis vraiment confus de cette aventure... mais c'est ce pauvre Pigeau, son futur, que va-t-il dire ? le voilà !... entrez, entrez... je vais tâcher de lui faire entendre raison.

JULIEN, *allant à Bidois*

Diable! un instant ! c'est que celui-là c'est pour tout de bon... je vous préviens d'avance que je ne me bats pas, il me tuera s'il veut, mais je ne me bats pas... ainsi, père Bidois, je vous en prie, blanchissez-moi à ses yeux... couvrez-moi tant que vous pourrez du voile de l'innocence.

ENSEMBLE.

AIR du Vaudeville des *Couturières.*

Chut ! chut ! retirons-nous,
De la prudence,
Faisons silence,
Il nous faut d'un jaloux

Digitized by Google

Fuir la présence
Et surtout le courroux. } *bis.*

JULIEN.

Je commence bien
Mon roman, j' l'espère,
Un' femme, une affaire,
Il n'me manqu' plus rien...
Mais j'crains l'entretien,
C'est quelqu' faubourien.

ENSEMBLE.

Chut ! chut ! etc.

(*Ils rentrent chez Madame Doucet.*)

SCÈNE XIII.

PIGEAU, BIDOIS.

BIDOIS, *à part.*

Oh ! j'ai un fier poids de moins.

PIGEAU.

Eh bien ! M. Bidois, où en sommes-nous ?

BIDOIS.

Ça a totalement changé de face.

PIGEAU.

Vous savez à quoi vous en tenir ?

BIDOIS.

Maintenant, ça vous regarde.

PIGEAU.

C'est trop juste, comme témoin, j'ai amené des amis avec moi.

BIDOIS.

C'était inutile, d'ailleurs c'est votre affaire.

PIGEAU.

Où est votre rival ?

BIDOIS.

Ah ! mon Dieu, je vous assure que, depuis un instant, j'ai tout-à-fait changé d'avis... à présent je vous abandonne ça.

PIGEAU.

Vous êtes bien bon ! je vois avec plaisir que vous prenez votre parti gaîment.

BIDOIS.

C'est ce que nous devons tous faire.

Digitized by Google

PIGEAU.

Vous avez bien raison.

BIDOIS.

Que voulez-vous, mon cher Pigeau?

PIGEAU, *à part.*

Il m'appelle son cher Pigeau!... pauvre bon homme, va.

BIDOIS, *à part.*

Je ne sais comment lui glisser la harangue. (*Haut*). Pigeau!

PIGEAU.

Monsieur Bidois.

BIDOIS.

Mon ami, je me suis dit: dans une pareille position, il faut être philosophe.

PIGEAU.

C'est très-bien, j'aime à vous voir comme cela.

BIDOIS.

Ah! mon Dieu! vous en feriez autant à ma place.

PIGEAU.

Ah! ben, ça ne serait pas long... je me dirois, moi, me chagriner?... de quoi? bonsoir.

BIDOIS.

J'aime à vous entendre parler ainsi.

PIGEAU.

Pardine! soyez philosophe.

BIDOIS.

Non! à la première personne du *pluriel*! ça va vous paraître *singulier*, mais, soyons philosophes!

PIGEAU.

Eh bien! soyons philosophes, et pardonnez!

BIDOIS.

Non, toujours à la première personne, et pardonnons!

PIGEAU.

Ah! oui, moi comme témoin; eh bien! soyons philosophes, et pardonnons, j'y consens.

BIDOIS, *allant vers la boutique.*

Venez, mesdames, Pigeau pardonne.

PIGEAU, *étonné.*

Comment? je pardonne?

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

MESDAMES DOUCET, ADRIENNE, MADAME DUPONT, BIDOIS, PIGEAU, JULIEN.

PIGEAU.

Que vois-je, Adrienne ? comment se fait-il ?

BIDOIS.

Vous allez tout savoir; je vous réponds d'abord de la vertu de votre cousine.

MAD. DOUCET.

Elle a passé la nuit auprès de moi, dans ma chambre... nous étions barricadées....

BIDOIS.

Vous l'entendez! du moment qu'elle était barricadée... maintenant le jeune homme du fiacre... c'était monsieur.

JULIEN, *à Pigeau.*

Je vous en fais mon compliment, vous conduisez très-bien.

BIDOIS.

Et sa compagne..... (*montrant Adrienne*), soyez philosophe.

PIGEAU.

Je comprends tout... je sais supporter le malheur... Adrienne, vous êtes libre.

BIDOIS.

Que faites-vous, Pigeau! elle était barricadée!

PIGEAU.

Je respecterai ma dignité de cocher, je n'épouserai jamais une demoiselle qui va aux Montagnes Françaises, et qui se laisse enlever dans un fiacre par un jeune homme.. .quand je pense que c'est moi qui conduisais une pareille intrigue...

ADRIENNE.

Comment ? c'était mon cousin qui était le cocher ?

PIGEAU, *un peu vexé.*

Oui, ma cousine... c'était moi... vous êtes enchantée... maintenant vous pouvez choisir qui vous voudrez... je veux garder mon indépendance; dans mon état, c'est bien assez d'être obligé de marcher à l'heure et à la course, sans prendre une femme qui vous mène à la minute...

MAD. DOUCET, *à Julien.*

Voyez un peu, mauvais sujet, vous exposez cette demoiselle à rester fille.

JULIEN.

Laissez donc, ma tante, je l'épouserai plutôt neuf fois.

Digitized by Google

BIDOIS.

Il me semble que décemment il n'y a plus que ce moyen-là.

MAD. DUPONT.

Je suppose que c'est la seule manière.

MAD. DOUCET.

Je pense que c'est la seule façon.

JULIEN.

Moi, je crois que ça doit être ainsi.

PIGEAU.

Et, comme tuteur, je suis sûr que ce doit être comme ça.. allons! bah! sans rancune... je vous mènerai encore dans ma voiture.... mais, cette fois, ce sera devant monsieur le maire du huitième arrondissement.

BIDOIS, *prenant la main de madame Dupont.*

Et ce jour-là, s'il y a encore place pour deux...

PIGEAU.

Accordé!...

MAD. DUPONT.

Surtout, jusque-là, plus de jalousie.

BIDOIS.

Ce sera ma dernière course.

CHŒUR.

AIR du *Petit Caporal.*

Allons plus de querelle,
Terminons ce procès,
A l'amitié fidèle,
Que chacun vive en paix.

VAUDEVILLE.

AIR du Vaudeville de la *Famille du Porteur d'Eau.*

MAD. DUPONT.

Dans l'quartier Saint-D'nis, je connais
Plus d'un' petite boutiquière
Dont l'mari porte les paquets
Et s'absent' toujours pour affaire.
Laissant sa femme au magasin,
Il va fair' l'article à la Bourse;
D'la maison un commis malin
Près d'la dam' fait bien du chemin
Pendant que l'époux est en course. (*bis*)

Digitized by Google

BIDOIS.

S'agit-il d'un amendement
Favorable à notre finance,
Plus d'un député longuement
Discute avec trop d'éloquence...
Mais bientôt, changeant de sujet,
S'agit-il de garnir sa bourse,
Bref et s'expliquant tout d'un trait,
On le voit dans son intérêt
Voter le budget à la course. (*bis*)

JULIEN.

Les peuples respectent vos lois,
Mais, par un retour équitable,
Sachez donc respecter leurs droits...
Et si, dans votre ardeur coupable,
Vous usiez pendant leur sommeil
D'une despotique ressource,
Tremblez à l'instant du réveil !
La liberté, c'est le soleil,
Peut-on l'arrêter dans sa course ? (*bis*)

MAD. DOUCET.

Je n'puis penser à mon mari
Sans qu'aussitôt je me rappelle
Les jolis bois d' Montmorency ;
Mais alors j'étais jeune et belle !
Pour nous procurer du plaisir
Des ânes nous avions la r'source,
Ensemble nous aimions courir...
Mais lui sentait ses forces le trahir
Toujours après la premièr' course. (*bis*)

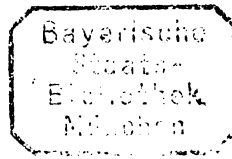
PIGEAU.

Etrangers qui prônez la paix
Et qui, dans votre humeur altière,
Croyez bonn'ment que les Français
Vous paieraient les frais de la guerre,
Songez que dans un temps fatal,
Des succès connaissant la source,
Chez vous not' petit Caporal
Conduisait son char triomphal
Et vous faisait payer la course. (*bis*)

Digitized by Google

ADRIENNE, *au public.*

Puisque vous venez d'assister
Ce soir à notre mariage,
Je dois, messieurs, vous inviter
A v'nir nous voir dans not' ménage.
De not' bonheur j'veux qu'chaqu' témoin
Ne r'grett' pas l'argent qu'il débourse,
De bien vous r'cevoir j'aurai soin,
Et si nous d'meurons un peu loin,
Ne regardez pas à la course. (*bis*)


Bayerische
Staats-
Bibliothek
München

FIN.

Digitized by Google